

de sa solidité d'attache et de résistance à l'effort. Alors le savant se fit gymnaste ou collégien. Il improvisa une escarpolette et se fit balancer de long en large tant et si fort qu'enfin il accrocha de ses longues jambes une des branches de son arbre.

Cela fait, il choisit un croisement de maîtresses branches assez éloignées pour y pouvoir construire une aire. Il hissa ses pierres, les établit en âtre, retira ses provisions de combustible de dessous ses vêtements et prépara son foyer.

Il battit son briquet, embrasa sa mousse sèche à l'aide de laquelle il alluma son feu, avec mille précautions il ajouta branchette par branchette, posa ses écureuils devant le feu, sur les pierres, les tourna et retourna et finit par les amener au point voulu de cuisson.

Le problème était résolu, car la fumée était imperceptible et le feu pouvait être alimenté par plus d'un stère de bois mort que contenait la cime de l'arbre.

XIV

CRIQUET FÉTICHE

La journée se passa sans incident notable.

von Ruff éprouvait bien, de temps en temps, quelques vellétés d'homme du monde. Mais c'était peu de chose. Ce qui l'inquiétait c'était sa chaussure. Bientôt il allait être obligé de marcher pieds nus comme un véritable nègre. Cela le défrisait. Il fit un effort, il devint son cordonnier ou plutôt son sabotier. Aidé de tous, armé de leurs couteaux, il fabriqua des semelles de bois pour ses malheureuses bottines vieilles et les rendit à peu près propres à la marche.

Une discussion scientifique s'était élevée entre von Ruff et Paul au sujet de la forêt vierge.

von Ruff admirait tout, par habitude. Paul soutenait que les vignettes, gravures, peintures qu'il avait vues dans les livres, n'étaient pas l'exacte vérité, mais le résultat d'un travail de combinaisons.

— Ce que l'on nous présente, disait-il, en un carré de quelques centimètres, est dans la réalité une étendue de plusieurs kilomètres. Ici, là et là, voilà quelques maigres arbustes, quelques arbres rachitiques

étouffés sous les ronces et les parasites ; les rares beaux arbres sont perdus par les rongeurs, les coups de foudre et que sais-je encore ? Je ne vois dans tout ce qui nous entoure qu'un fouillis de ce qui est ordures dans nos parcs européens. Au lieu d'admirer, je soupire.

von Ruff avait répondu :

— Vous n'avez pas le sentiment du beau poétique. Cela ne s'acquiert pas, c'est un don.

Et la conversation avait pris une autre tournure.

Henri avait échangé quelques signes avec le nègre. Ces signes indiquaient clairement que l'esclave était libre, mais ce dernier fit comprendre que sa liberté lui permettait de demeurer l'esclave de ses sauveurs.

Criquet avait fait une infinité de choses, entre autres il avait baptisé, sans eau ni sel son noir ; il l'appelait Susse, en mémoire de son ex-dernier-patron qui s'appelait François.

Le soir était venu, nos amis étaient allés se coucher sur la plaine, et là, en sentinelles perdues, surveillaient les négriers.

Ils remarquèrent un mouvement de foule aux abords du repaire du négrier, ils virent la colonne de route se former et diriger sa marche vers l'intérieur.

Ils prirent la piste et suivirent à distance convenable.

La nuit était belle et claire. La marche du bandit était rapide, nos amis le perdirent de vue.

Henri avait pris le commandement, il était attentif à ce qui se passait, pour être prêt à parer toutes les éventualités.

A un certain moment de la nuit il avait cru apercevoir une masse immobile dans la plaine et bientôt après il ne la distingua plus ; cette circonstance ne laissait pas que de l'inquiéter. Il était bien sur ses gardes. Cependant rien d'anormal ne se produisit.

Le jour parut et permit à nos amis de s'assurer qu'ils étaient bien sur la piste de la colonne infernale.

Henri, un instant, avait cru à l'impossibilité de suivre fructueusement Calao ; mais il avait réfléchi et avait la conviction que le bandit s'arrêterait pour voler, chemin faisant. Il ne se trompait pas.

Nos voyageurs supputèrent la distance qui les séparait de leurs ennemis. Sûrs de ne pas être trahis par un de leurs coups de feu, ils chassèrent pour assurer leur nourriture.

Paul abattit une petite antilope que transporta Susse.

Criquet, comme d'habitude, passait son temps à mécaniser son savant. Ce soir là il était plus sérieux qu'à l'ordinaire. Il n'eut pu dire pourquoi.

Il se demandait quelle niche il allait faire et se sentait de la colère. Puis il réfléchissait et se disait :

— C'est dommage, au fond ce n'est pas un méchant homme. Je ne sais pourquoi, il me semble que je ne lui en voudrais pas plus qu'aux autres, s'il avait un autre nom. von Ruff ! Y a pas, ça me fait grincer les dents, en passant dans la bouche, j'ai toujours envie d'y mordre. Si encore il n'y avait que Ruff, je passerais encore, mais son von ! Non, ça..., ça..., hem..., ça me démange dans les doigts. Mais tout de même, quand je le regarde bien, ça me fait de la peine. C'est drôle, je n'ose plus lui en vouloir.

— Pourquoi que ça serait bien. Faut que je le lui demande.

Il s'approcha du savant et lui demanda brusquement :

— Pourquoi vous appelez-vous von Ruff ?

L'interpellé fut étourdi de cette question. Il regarda sérieusement, mais ne répondit pas.

— Voyons ! répondez ! pourquoi von, puis Ruff ?

— Parceque c'est mon nom ! répondit-il durement.

— Il me déplait, ce nom !

— Je le conçois.

Le ton de cette réponse parut mauvais au *vieux gaulois*. Il répondit insolemment :

— Et moi je ne conçois pas qu'un von quelconque se permette de me suivre ! avez-vous conçu ?

— Cui.

— C'est pour m'espionner alors !

— Je sais qu'intérieurement vous me détestez, que sans votre excellente nature vous m'eussiez laissé mourir de faim.

— Oui ; mais votre nature vagabonde vous pousse hors de votre pouilleux pays. Que vous ayiez la besace ou le carquois au dos, il vous faut mendier.

— Mon Pays !

— Votre caserne !

— Ah ! sir Albéric de Spiègle ! c'est plus que cela ; c'est une prison, c'est un cimetière.

— Ah ! fit Criquet, ému du morne accent de la réponse ; où êtes-vous né ?

— Je tais ma naissance, continua le savant d'une voix sombre et lente, je cache mon opprobre. Je n'ai plus de Patrie, je suis maudit.

Le lutin avait disparu. Albéric, le descendant des chefs gaulois,

regardait le patriote, qui un instant se taisait.

— Chassé, continua ce dernier, d'une voix caverneuse, vendu. Je n'ai plus de Patrie. Ils ont mis un drapeau noir sur nos beffrois, je fuis son ombre. Ils ont renversé les statues de nos gloires ; j'ai honte des leurs. Mon nom m'est un supplice ; il est l'aiguillon sur ma blessure ; je le garde, de peur d'oublier.

— Mais qui êtes-vous donc ?

— Je suis la Haine, qui j'amaï n'oublie. Je suis la Vengeance qui toujours attend. Je suis un vendu ; un esclave.

von Ruff se taisait, il était froid, blême.

— Toi, gaulois, qui a retenu le cri de tes aïeux, retiens aussi le mien. Ils disaient : à bientôt ; je dis : à toujours. Tu me détestes pour mon nom ; je t'aime pour cela. Va, insulte moi, je te chérirai ; car tu aggraveras ma haine.

Criquet n'était plus lui-même. Il désirait connaître l'énigme vivante qu'il avait devant lui et il restait muet. Herboricus avait fait place à un mystère, von Ruff devenait un ami. Il n'osait interroger, il avait peur des suites de sa question. Le respect avait fermé la bouche du septique rieur. Il se sentait mal à l'aise. Confus de son attaque, il cherchait à battre en retraite.

Le savant laissait aller son esprit ; il broyait des pensées, sous ses dents grinçantes. Il avait oublié le lieu et les choses. Il planait dans l'avenir.

Criquet s'était éclipié. Henri rappela le savant à lui et le pria de continuer sa route.

Un village se dessinait au loin. Il était sage de l'éviter, mais aussi il était nécessaire de l'aborder pour ne pas perdre la piste suivie. La plus grande prudence fut donc mise en œuvre pour éviter tout accident. Ils arrivèrent sans encombre à deux kilomètres environ du village ; seulement, sans doute pour faire honneur aux étrangers, les guerriers du Chebec les entourèrent subitement, subrepticement, d'un cercle infranchissable.

Le chef ou roi vint à leur rencontre. Pourquoi ?

La situation était difficile, car il fallait se parler, et comment y parvenir ?

Criquet essaya bien du sabir, mais autant eût valu parler lapon.

Et le chef noir démontrait manifestement son intention de retenir les voyageurs.

Henri parlait par signes, nous disons parlait, car sa mimique était assez expressive pour être comprise comme des phrases.

Le chef semblait ne rien comprendre et regardait ses hommes.

Il fit un mouvement du bras. Une danse infernale, quoique joyeuse, enveloppa dans son tourbillon les défenseurs de Catherine.

Henri commanda :

— Du calme, que vos armes soient prêtes, n'en faites usage qu'à mon commandement de feu.

La danse était frénétiquement poussée, les danseurs frôlaient les voyageurs, les poussaient tout en riant et gambadant.

Tout-à-coup, vingt mains noires tombèrent sur les cinq fusils des



IL VOULUT GRIMPER, IL NE PUT Y PARVENIR. (P. 100.)

blancs, vingt autres saisirent leurs pieds et les enlevèrent de terre. Nos voyageurs n'avaient pas eu le temps d'éviter cette trahison, ils étaient prisonniers.

Mais les nègres ne connaissant pas la physique, c'est ce qui les perdit.

Criquet, pris par les pieds, n'était pas perclus, son fusil absent ne le faisait pas désarmé ; il saisit sa baguette magique qu'il avait pendue comme une épée, à sa ceinture, et après avoir *limé*, de deux coups de talon, les noires pattes qui voulaient immobiliser ses jambes, il se redressa majestueusement.

— Ici ! commanda-t-il, en appuyant le bout de la baguette sur la

tête d'un nègre qui s'écrasa. Allons, voyons, dit-il, recommençons ça, mauvais, houp ! houp !

Il touchait tour à tour les noirs, qui bondissaient, s'abattaient, s'électrisaient, gesticulaient, s'aplatissaient.

— Mesdames et messieurs, cria-t-il, nous allons vous donner une représentation extraordinaire ; vous allez voir ce qu'on n'a jamais vu et ce qu'on ne verra plus, le fameux Nouknouki ; le terrible dompteur au milieu de ses fauves. Allons, toi, Néron, un saut périlleux, houp ! Et toi, paresseuse Firla, saute pour ton maître ! Debout, le royal tigre des jungles ! A plat ventre, la panthère ! Toi, gorille, montre ton agilité ! Allez ! allons ! houp ! houp ! hop ! plus vite, tas de paresseux, houp ! hop !

Et Criquet allait de l'un à l'autre, touchant, poussant, frappant du pied et de sa baguette ; et les nègres, terrifiés, hurlaient comme des bêtes féroces sous la cravache du dompteur.

— A genoux ! tous autour de moi ! commanda-t-il, en faisant ployer deux ou trois nègres devant lui.

Tous comprirent, ils s'aplatirent.

Criquet était beau à voir dans sa pose plastique, la tête rejetée en arrière, la main gauche sur la hanche cambrée, la droite tenant la fameuse baguette, et le pied sur la tête d'un noir.

— Un photographe pour la planche de mon livre, s'il vous plaît, cria von Ruff enthousiasmé.

Henri et Paul partirent d'un long éclat de rire.

La scène n'avait pas duré plus d'une minute, et cette minute avait suffi pour faire de Criquet un être surnaturel, un *fétiche*.

— Du coup, Criquet, tu viens de monter d'un grade, dit-il en riant. Tu étais empereur et te voilà Dieu nègre ; tu as de l'avancement, mon vieux amis, je te félicite. Ah ! profitons de l'occasion pour nous faire offrir des sacrifices. Où est le roi ici ? Ah ! le voilà avec son panier sur la tête, sa poignée de pompe de fenêtre pendue au cou et son jupon de rideau.

« Ici, toi, à mes genoux ! » commanda-t-il en s'adressant au roi.

Mais ce dernier eut un instant d'hésitation, peut-être voulait-il fuir. Le dompteur fit un bond, le nègre se précipita à ses pieds et enfonça sa tête dans la terre.

— Monsieur Henri, tenez-vous bien, surtout ne riez pas. Attention !

Criquet repoussa du pied le roi noir ; puis, se mettant lui-même à genoux, il marcha vers Henri. Lorsqu'il ne fut plus séparé de lui que

par une distance de deux mètres environ, il se renversa en arrière, battit trois fois la terre de son front; fit de nouveau trois pas sur ses genoux, baisa trois fois la terre, s'approcha encore et vint s'étendre tout de son long devant celui qu'il désignait ainsi pour son maître.

Henri comprit la comédie et la continua; il se baissa vers son complice, lui posa un doigt sur la tête, lui ordonna de se relever, lui sourit, et lui fit signe de se placer à ses côtés.

Que l'on juge des sentiments qu'éprouvaient les nègres! que l'on se figure leur terreur! Qu'allait leur faire ce dieu d'un fétiche-dieu? Comment le nommer, celui devant lequel un dieu terrible rampait humblement? ce fétiche épouvantable, n'était qu'un serviteur! qu'était donc le maître?

Quiconque, parmi les civilisés, aurait, une nuit, vu tout-à-coup le diable devant lui, pourrait se faire une légère idée de la terreur des nègres; mais n'ayant jamais éprouvé cette émotion, nous nous déclarons incapable d'analyser les noires pensées des noirs spectateurs.

Il est curieux de voir combien certaines émotions ouvrent l'intelligence; les nègres comprirent jusqu'à la pensée des voyageurs. A peine Henri leur eut-il fait signe de se relever, que tous vinrent déposer leurs armes à ses pieds. Les femmes, qui avaient regardé la scène, l'avaient comprise; elles vidaient leurs cases de tout ce qu'elles croyaient présentable; elles vinrent, en rampant, offrir des dons aux terribles hommes-fétiches.

Chose plus étrange encore — au premier examen — la baguette magique, semblable aux langues de feu de l'Écriture, avait inspiré un noir et le fit parler anglais. Henri possédait cette langue.

Ce noir vint, avec une figure de l'autre monde, dire à Henri :

— Vous, fétiche, vous bon fétiche pas mort à Ftoulou. Ftoulou dira à vous : Boukra, marchand noir, dire a nous : vous prendre blancs, vous tuer. Boukra payera vous. Boukra fera porter esclaves, vous garder. Boukra payer beaucoup, mais fetiche tuera Boukra.

— Où as-tu appris à parler anglais? demanda Henri.

— Moi, à Quilao, moi avec Boukra, moi voyageur.

— Ah! tu es un agent du bandit Boukra; tu nous parles sans doute de Calao?

— Calao? Boukra, marchand nègres, du Nyassa.

— Une femme blanche est avec lui?

— Oui, blanche esclave.

- Quelle est la route qu'il suit?
- Par là, par là, partout prisonniers en route, ici garder, encore plus loin, beaucoup, partout.
- Je comprends. Il bat les environs et ramène ses captifs en dépôt ici. Où sera-t-il demain ?
- Demain, là-bas ; ou là-bas, ou ici.
- Combien de soldats de Boukra conduisent les esclaves ici ?
- Le nègre montra trois fois ses deux mains ouvertes.
- Bien, tu nous conduiras pour nous faire rencontrer Boukra, je te récompenserai.
- Lui tuer moi, ah ! bon fétiche, lui tuer moi !
- Criquet fit un mouvement en avant.
- Moi conduire, moi conduire, s'écria Ftoulou, pas tuer moi.
- von Ruff fit cette remarque :
- Je constate que le nègre n'est impressionnable qu'à la peur. La bonté est pour lui une forme de la faiblesse. J'aurai soin de noter cette remarque dans mon livre, et l'appuierai dans la forme suivante :
- « Ftoulou craignant M. Henri, lui obéit aveuglément.
- Ftoulou, prié avec promesse de récompense, par le même M. Henri, pense immédiatement à la crainte que lui inspire Boukra.
- Sir Albéric de Spiègle fait un pas, la terreur de la peine immédiate fait oublier la peine prochaine à Ftoulou. Donc, la terreur seule commande la conduite, inspire les pensées de Ftoulou. »
- Henri décida que l'on se reposerait pendant quelques heures et que l'on reprendrait la marche ensuite. Il avait la certitude que Calao n'enverrait aucun prisonnier avant la nuit prochaine.

XV

LE PILLAGE

Le nègre Ftoulou guidait les fétiches vers la forêt voisine.

Henri et Paul parlaient, von Ruff herborisait, le loustic sifflait, Susse écoutait ; pour un empire il n'eût osé essayer d'imiter la musique du fétiche.

— Nous n'avons chacun que cent cartouches, fit tout-à-coup Paul.